

Catastrophe

Autor(en): **Gayar, H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 25

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225877>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UNE CLAQUE

Ninette arrive en courant
— Maman, dit-elle en pleurant,
Et les deux mains sur sa joue,
Ne voulant pas que je sois
Avec son cheval de bois
Mon frère m'a donné
Une claque.
— Ah ! fait la mère
Toto n'est qu'un méchant frère,
Et quand papa rentrera,
Bien sûr, il le punira.
— Non ! réclame la petite,
Il faut le punir de suite,
Ou je vais le battre aussi.
— Bon, dit maman, viens, qu'ici
La chose soit raisonnée,
Une claque t'est donnée
C'est très mal, c'est affreux ; mais
Une fillette, jamais.
Devant rester bonne et tendre,
Ne doit songer à la rendre.
— Ah ! bien, repartit l'enfant,
Je ne suis pas tendre et bonne,
Moi ; car sans qu'il me la donne,
Je l'avais rendue... avant !...

X.

CATASTROPHE

VOILA Bijou, dit Mme Planchet à son mari. Sa toilette est faite. Je lui ai mis son collier, son beau collier neuf. Empêchez-le de se rouler dans la poussière, de courir après les cyclistes. J'ai toujours peur d'un accident !

M. Planchet prit la laisse qu'on lui présentait, et partit, tirant le caniche qui gambadait, tout heureux de faire sa promenade quotidienne. M. Planchet, lui, était pensif, plus que cela, soucieux.

Depuis qu'ils habitaient cette « Villa Beau-Séjour », dont ils avaient rêvé longtemps, sa femme, qui tenait leur bourse de petits rentiers, avait encore réduit son argent de poche. Avec ce modeste subside le pauvre homme devait payer son coiffeur, ses trois décis au Café de la Gare, etc., etc.,

« Nous sommes le dix, monologuait-il, et il me reste juste de quoi prendre le tram. »

Comme il se promenait, M. Planchet aperçut un rassemblement. Au milieu, près d'une auto, un agent verbalisait. Le petit rentier, fort badaud lui-même, se mêla aux badauds, ses confrères.

Un chien venait d'être écrasé, chacun disait son mot.

Le maître de Bijou écoutait, heureux de cette diversion qui l'arrachait à ses noirs soucis. Enfin il se retourna et frémît : Bijou avait disparu ! Il ne restait que son collier, le « beau collier neuf » prestement défilé par un des malandrins qui rôdent par là d'habitude.

Le pauvre homme était atterré... « Catastrophe ! murmurait-il. Que va dire ma terrible femme ? » A l'idée de revenir seul, rapportant le collier vide, il tremblait, et épongeait à grands coups de mouchoir son crâne chauve et ruisselant.

Que faire ! Il pensa à son ami et confident Lamblin, celui qui avait vendu Bijou.

M. Lamblin tenait tout proche une boutique « A l'Arche de Noé » où il vendait toutes espèces d'animaux : chiens, chats, perruches. Lamblin, un débrouillard, avait adjoint à son commerce un atelier de naturaliste ; et plusieurs de ses chefs-d'œuvre empaillés décoraient les villas des environs.

Informé de la catastrophe, le naturaliste commença par rire de la mine piteuse de son visiteur. Puis, bon diable, il le réconforta :

— Tu te frappes pour rien. Bijou est disparu, mort, quoi ! Eh bien, nous allons vendre sa peau à ta femme, à ta terrible femme ! Mais oui, rien de plus simple : Bijou, c'est le chien écrasé par l'auto et tu m'as chargé de le naturaliser. J'ai justement un caniche tout prêt, le pendant de Bijou. C'est un laissé pour compte : je

te l'offre. A ta femme, je demanderai cent francs que je te repasserais et te voilà à flot !

Le brave Planchet béait d'admiration.

Quel roublard ce Lamblin ! En voilà un qui s'entendait à retourner une situation désespérée ! Toutefois il hésitait, comme toujours.

— Il faudrait un témoin, murmura-t-il. Tu devrais m'accompagner...

— Soit ! Quel trembleur !

Et les deux compères, bras dessus, bras dessous, se dirigèrent vers la villa Beau-Séjour.

Tout en cheminant le marchand de chiens compléta sa petite machination.

— Tu me laisseras parler. Je dirai à ta femme que tu t'es précipité pour sauver Bijou. « Sans moi, qui ai retenu votre mari à temps, madame, vous étiez veuve... »

— Et tu crois que ça passera ?

— Comme lettre à la poste ! répondit le maquignon. Compte sur moi. Je sais maquiller un chien et aussi une histoire...

Tout se passa comme l'avait prédit Lamblin. Pas de scène. Mme Planchet était une personne froide, concentrée :

— Pauvre Bijou !... murmurait-elle d'une voix étranglée. Vous m'assurez qu'il n'a pas souffert ?

— Non, Madame, tué sur le coup.

Cinq minutes après, M. Planchet reconduisait son ami, son sauveur.

Sitôt la grille franchie, Lamblin lui glissa les cent francs qu'il venait de toucher.

— Je n'en reviens pas... répétait le maître de feu Bijou. Ma femme si méfiante... Elle doit combiner quelque chose...

Mais non. Le même soir, Mme Planchet parlait de se procurer un autre chien. Oh ! pas un caniche, on a trop de soucis... Un chien de garde simplement...

Enfin, vint le grand jour, celui où Bijou, embaumé comme Tut-Am-Khamon en personne, devait réintégrer la villa Beau-Séjour.

Ce soir-là, comme tous les soirs, M. Planchet alla prendre ses trois décis au Café de la Gare. A six heures, il revenait tout guilleret, portant sous son bras le chef-d'œuvre de l'ami Lamblin, qu'il déposa pieusement sur la table du salon.

Mme Planchet avait braqué son face-à-main et examinait l'objet en silence.

Brusquement elle ouvrit une porte et le rentier chancela...

Bijou, le vrai Bijou, venait de lui sauter au visage, le couvrirait de caresses...

Impassable, Mme Planchet contemplait cette scène, sa revanche. Au bout d'un instant :

— C'est le voleur qui me l'a rapporté, expliqua-t-elle, le voleur ou son complice... Tu sais que pour ces coups-là, on se met ordinairement à deux. Il a réclamé cinquante francs, pour la pension...

« Avec les cent que tu as touchés déjà, cela fait cent cinquante, que je te retiendrai sur ton argent de poche. Ça t'apprendra à me tirer des carottes... »

Effondré dans un fauteuil, M. Planchet passait et repassait ses mains sur son crâne dévasté :

— Catastrophe ! bégayait-il. Catastrophe !... Sale cabot, va !

H. Gayar.

VOLTAIRE CHEZ LES FRANCS-MAÇONS

On lit dans le *Journal helvétique* du 18 avril 1778 :

« De Paris, le 12 avril :

« M. de Voltaire a été reçu mardi Franc-Maçon de la loge dite des « Neuf sœurs ». (Le *Conteur* est prié de ne pas imprimer noceurs.) Des membres les plus distingués de la Société l'avaient invité à venir prendre séance parmi eux, lui disant qu'il manquait un « Apollon » à la tête des Neufs sœurs. Le patriarche de notre Théâtre s'est en effet rendu à la Loge, où par égard à son grand âge et sa célébrité, on l'a exempté du cérémonial, qui précède la réception. Cependant, pour l'en instruire on a reçu après lui un candidat qui s'était présenté. Vu le régime que M. de Voltaire est obligé de suivre, il avait demandé à ne pas être du dîner. Mais la liberté qu'il a obtenue de ne se gêner en quoi que ce soit, a fait qu'il s'est mis de bonne grâce à table. La gaieté et les bons mots ont régné pen-

dant le repas. C'est M. de la Lande, de l'Académie des Sciences, qui présidait l'assemblée à cette réception. »

TOUJOURS DE NOCE

SOUS le titre : « Le truc de Balthazar », nous lisons, dans le *Journal de Fribourg*, cette amusante histoire :

« Presque tous les jours, depuis un mois, j'apercevais, à la nuit tombante, mon ami, le poète Balthazar, vêtu d'un habit noir pas trop râpé, à peu près irréprochable. Cette tenue m'intriguait chez ce fils d'Apollon, plus chevelu que fortuné, portant d'habitude un complet rudimentaire et poursuivant toujours ce rêve fantastique de la transformation d'une pièce de vers en pièces de cent sous.

Au risque de le troubler dans ses méditations, j'abordai Balthazar et je lui demandai, en le complimentant sur son costume, s'il avait trouvé la solution de son fameux problème.

— Presque, me dit-il avec un air de triomphe. Ainsi, aujourd'hui, je suis de noce. C'est pour cela que j'ai arboré ce solennel sifflet.

— De noce ? Mais ces jours-ci tu étais dans le même apparat ?

— Parfaitement. J'étais aussi de noce.

— Tous les jours du mois, alors ?

— Mon Dieu, reprit Balthazar, tu ne comprends pas ; c'est pourtant limpide. Comme je n'ai pas le moyen de me payer quotidiennement des repas à cinq francs par tête, je vais à la noce.

— Tu plaisantes, il faut être invité pour aller à la noce ?

— On m'invite.

— Comment cela ?

— Suis-moi bien, fit Balthazar. Grâce à un huissier de la mairie, — lequel me prête avec usure, sans jeu de mot, ce vêtement de cérémonie, — je connais la date de tous les mariages prochains. Je me présente à l'une des familles et, soit au beau-père ou à la belle-mère, soit à l'oncle, à la tante, je tiens à peu près ce langage : « Un ami du marié... ou de la mariée vous réserve une surprise le jour de la noce. Il a composé quelques vers en l'honneur des futurs époux. Par modestie, il désire garder l'incognito et ne pas les déclamer lui-même, mais il m'a prié, moi, son intime, de le remplacer et de venir interpréter son œuvre au dessert... »

— Eh bien ?

— Eh bien, c'est limpide. La tante, l'oncle, le beau-père, la belle-maman, pour faire assaut de galanterie avec ce parent inconnu qui leur ménage une si agréable primeur, me répond généralement : « Ah ! monsieur, que c'est aimable d'avoir accepté de prendre la parole à la place de votre ami, ou plutôt de notre ami ; vous nous feriez grand plaisir en n'attendant pas le dessert pour venir vous joindre à nous. On se mettra à table à sept heures. Nous comptons sur vous sans faute... » Je me fais un peu prier, pour la forme, et le soir de la noce, je dîne gratis.

— Et quand vient le dessert ?

— Alors je débite avec âme les vers suivants :

O vous, couple charmant qu'unit le mariage,
Vous qui du fleuve Hymen allez suivre les cours,
Laissez-moi souhaiter le plus riant voyage
A l'esquif précieux qui porte vos amours.

Jeunes époux, partez ! Qu'un doux soleil inonde
La route où vous entrez en vous donnant la main ;
Que le plus tendre accord, vous guidant en ce monde,
Sous un ciel toujours bleu vous montre le chemin !

Partez ! Nous qui restons spectateurs sur la rive,
Nous vous accompagnons de nos vœux anxieux ;
Mais déjà dans nos cœurs la confiance arrive,
Car le bonheur se lit sur vos fronts radieux.

Que pendant de longs jours l'existence vous semble
Un Eden enchanteur, au magique décor !...
Jeunes époux, à vos santés, buvons ensemble !
A vos noces d'argent, voire à vos noces d'or !

— Pas un seul nom, mes strophes s'appliquent à tous les mariés possibles !...

— Très ingénieux ! Mais après ce toast omnibus, quand on demande l'auteur ?

— Le poète, dis-je, ne m'a pas autorisé à le